

d'Emerie. Les trois enfants, plus à l'aise, dévorent des yeux les sucreries du surtout.

Mais reconnaitrons-nous Sonia et son frère dans leurs élégants vêtements, avec sur leurs joues rosées la douce flamme du bonheur?...

Ce bonheur, ô mon Dieu!... qu'il puisse un jour être donné à tous nos petits frères de Russie et d'ailleurs, à tous les petits princes exilés, lorsque reflouriront les anciennes patries...

Edme YVON.

(*L'Etoile Noëliste.*)

## Le délaissé

POUR LES ÉCOLIERS ET ÉCOLIÈRES EN VACANCES

**G**RÉGOIRE DUMONT allait bientôt commencer sa dernière année d'étude classique. Élève de grand talent, le monde déjà partout lui souriait et lui faisait des avances.

Un soir de la fin d'août dernier, il rapporta de la poste un pli dont l'écriture lui causa un particulier émoi; il sentait, en effet, que son sort, à ce moment, dépendait en quelque sorte de la chère écriture qu'il connaissait à peine mais qu'il guettait, depuis quelques jours, dans chaque nouveau courrier. C'était la réponse à une démarche un peu osée, mais toute spontanée et sincère, des jours précédents.

Enfermé dans sa chambre, le jeune étudiant, profondément remué, se mit à lire :

CHER MONSIEUR GRÉGOIRE,

Votre lettre d'hier m'a bien surprise. Jamais, en effet, je ne m'étais rendu compte que vous pouviez m'aimer autrement qu'à titre d'ami de mon frère et d'hôte bienvenu de notre vieux manoir.

Je vous sais donc un gré immense d'avoir ait jusqu'ici, et à mon insu, tant de cas de mon humble personne et je vous prie d'agréer en une seule fois mes remerciements les plus sincères.

\* \* \*

De toutes les bonnes choses que vous apercevez en mon âme — notez qu'il y en a qui sont de votre pure et bienveillante invention — il me fait cependant plaisir de constater que vous attachez le plus grand prix à la piété. J'ai plus lieu de m'en féliciter que d'en tirer vanité; ces dispositions me viennent de ma pieuse mère, et je dois au cher couvent de Stella Maris où je terminais mes études, il y a déjà trois ans, la formation éclairée, pratique et toute surnaturelle que je considère comme le plus reconfortant viatique dont

une jeune fille puisse être munie à son entrée dans le monde.

Vous dirai-je, à mon tour, cher Monsieur Grégoire, ce qui me plaît en vous, ce qui, sans doute — je m'en rends compte aujourd'hui — a été la cause de l'accueil très sympathique, trop sympathique peut-être, que je vous ai fait?... Vous dirai-je ce que j'aimai tout de suite en vous, le jour où, écolier plein d'entrain, collégien à la fois distingué et simple, collégien agréable, vous vintes vous délasser de vos études d'Humanités, au cher foyer où mon aîné, votre confrère, vous avait invité?

En tout ce que vous faisiez transparaissait un esprit foncièrement chrétien. C'est ce qui vous caractérisa depuis à mes yeux. C'est ce qui vous valut tout de suite et définitivement ma plus profonde estime.

Vous êtes si rares, les jeunes gens de cette trempe.

Or, justement, en observant vos attitudes, en vous écoutant converser et même discuter, des réponses de catéchisme apprises par cœur autrefois, des phrases d'apologétique, des directions spirituelles me revenaient mot à mot sur les lèvres, et je jouissais intensément de voir aussi passer dans la réalité d'une vie d'homme, en même temps que les délicatesses d'un savoir-vivre exquis, les hauts enseignements de notre sainte religion.

Vous n'aviez pas honte de vos soucis surnaturels: loin d'en rougir, vous propageiez avec enthousiasme les enseignements de vos maîtres, et votre conversation aussi bien que votre conduite étaient un prosélytisme constant.

Je vous ai donc toujours admiré.

Combien de fois n'ai-je pas répété à mon bon grand frère :

— Tu as la perle au fond des mers. Attention! Si tu allais, faute d'en apprécier la valeur, perdre ce beau trésor!

J'ai dit cela et bien d'autres choses qui ne pouvaient laisser de doute sur mes sentiments à votre endroit.

Du reste, vous ne vous êtes jamais démenti. Bien au contraire; car j'ai pu vous suivre et, par ce que nous disait de vous votre meilleur ami, me convaincre que votre vie est une vie montante, un travail de conquête, et que le succès sur vous-même ne vous satisfait jamais.

Rien que pour ce bel exemple donné à notre cher frère, vous méritez la plus vive gratitude.

J'apprécie donc, ou plutôt nous apprécions — car maman, sur ce point, n'a pas d'autre avis que le mien — nous apprécions tous les jours davantage et votre riche caractère et votre si excellente formation.

J'irai même plus loin et je vous dirai, au risque de vous exposer à une tentation de vaine complaisance, que vous me paraissez être l'idéal réalisable du jeune homme chrétien, de ce jeune homme qui n'ignore ni les faiblesses, ni